

CAUSERIE

Au moment où j'écris, le plus grand danger qui menace le bill des étudiants en droit est d'être enseveli sous la masse des mesures que nos législateurs rejettent annuellement pardessus bord, pressés qu'ils sont toujours de mettre fin à la session.

Si tel était notre partage, si ce bill n'était pas discuté au mérite, mais échouait faute de temps, nos successeurs dans le monde étudiant en tireraient sans doute une leçon salutaire et s'y prendraient, l'an prochain, dès le commencement de la session.

Du même coup, mes paroles deviendraient elles-mêmes une leçon pour le comité chargé par la faculté de promouvoir cette mesure.

* *

Ce bill des étudiants ne réveille pas les grandes divisions de race, de religion ou de parti. Nos députés, en face de cette question, deviennent tous opportunistes; ils oublient même qu'étant pour la plupart avocats, ils ont voté contre cette mesure dans la section du barreau à laquelle ils appartiennent. Je suis certain de ne pas nuire à la cause en allant jusqu'à dire qu'ils seraient prêts à se déterminer sur une simple considération personnelle, pour une raison de *politicien* ou pour se faire du bien dans leur comté. Nul doute que tous ces puissants moyens aient été mis en action par les habiles hommes qui ont fait ce qu'on nomme la *cabale* du bill. Mais ne voit-il pas que l'inévitable chroniqueur s'avise de faire encore une suggestion.

J'ai parlé des femmes dans la politique, l'autre jour. Parmi les femmes il y en a de jeunes. Ce sont même celles-là qui auraient l'influence la plus tangible dans ce nouveau domaine. Or, il se trouve que les jeunes filles sont assez souvent les amies des étudiants, qu'elles sont susceptibles parfois de travailler dans leur intérêt.

Ma suggestion est donc celle-ci : Que le beau sexe monte à l'assaut des législateurs de Québec. Il y a de tout parmi ces messieurs; qu'on se partage la besogne. Que les amies, les cousines, les fiancées mêmes, prennent nos jeunes et galants députés en partage. Que les enfants et les nièces des aînés prennent ces derniers à la gorge. S'il y a des vieux garçons à Québec, que leurs équivalents du sexe s'en rendent les maîtres. Il ne restera plus que les veufs dont les veuves viendront facilement à bout. Maintenant, j'ai fort envie, pour me venger de ses malices à notre égard, de mettre l'aimable *Françoise de la Patrie* aux prises avec la barbe de monsieur Taillon.

A coup sûr, cette campagne bien conduite sauverait la situation.

Voilà ma manière à moi de travailler pour le bill.

Avez-vous lu *Sam Pic* dans notre dernier numéro ???

C'est une démanigaison d'écrire qui le tourmentait celui-là. Qu'il se gratte, mille tonnerres, mais non pas en public !!!

Ses écrits sont d'une force à renverser votre journal.

J'apprends avec plaisir que deux ou trois jeunes filles connues déjà par leurs fines plumes sont devenues nos collaboratrices. L'on sait par mes ennemis *Délice* et *Petit Brac* que je suis un Don Quichotte à toute épreuve. Anxieux donc de croiser le fer pour soutenir l'honneur de mon nom, je me hâterai de déclarer à la face de toute la cité de Montréal que les québécoises — *Fiat justitia ruat cælum!* — sont plus affables, gentilles et accortes que les montréalaises.... sauf, bien entendu, nos correspondantes et nos lectrices. Qu'on tente de me refuser et j'écraserai mes contradicteurs d'une montagne de témoignages capable de les faire rentrer sous terre.

J. MAX MOQ.

Correspondance

A Mademoiselle Françoise de la "Patrie."

MADemoisELLE,

Voulez-vous me permettre de causer avec vous dans ce journal. Mais, vous savez, là, tout simplement, à la bonne franquette.

Vous devez bien vous en douter, il s'agit de votre chronique de lundi. Cependant, voilà : vous nous dites ce que vous avez à nous dire d'une manière si gentille, vous savez si bien dorer la pilule que nous l'acceptons sans rien dire, et que moi personnellement, je me sens tout chose à la seule idée de vous répondre.

En effet, je n'aurai pas ce tact, cette délicatesse nécessaire pour défendre mes amis et confrères les étudiants.

A ce que je puis voir vous nous accusez d'une triple faute qui n'est pas mortelle, en elle-même :

1° De regarder un peu trop les jeunes filles de la rue St-Denis "à la promenade" et qui "vont à la ville par ces belles après-midi de décembre pour affaires (?) extrêmement urgentes."

2° De nous former en petits pelotons pour les fixer plus à notre aise.

3° De les faire marcher tout de travers.

Je reprends. Premier point :— Vous nous accusez de regarder un peu trop les jeunes filles, sur la rue St-Denis.

Mais, comme la faute n'est pas mortelle (c'est vous qui le dites), et que d'un autre côté nous ne sommes pas des anges.

"*Transcat.*"

..... "à la promenade," et plus loin vous ajoutez : "qui vont à la ville pour affaires (?) extrêmement urgentes."

Voilà ce qui s'appelle mêler l'utile à l'agréable, n'est-ce pas ?

Deuxième point :— Nous nous formons en petits pelotons pour fixer les jeunes filles plus à notre aise ! " *inde ira* ".

Ici, je dois dire que ceux de mes confrères qui agissent de la sorte constituent une très faible minorité de tout le corps universitaire, et qu'après tout, ne pouvant pas toujours regarder dans les nuages il leur faut bien de temps en temps abaisser leurs regards vers les choses de la terre.

S'ils choisissent les plus belles, tant mieux, cela prouve leur bon goût.

Du reste, je tiens pour certain que plusieurs jeunes gens qui ne sont pas étudiants du tout, ont établi leur poste d'observation devant l'Université Laval.

Troisième et dernier point :— Pour ce qui est de faire marcher de charmantes jeunes filles, tout de travers, nous n'y pouvons rien. C'est à la partie adverse qu'il faut s'adresser.

Que la députation de la plus jolie partie de votre sexe, mademoiselle Françoise, ait un peu moins d'humilité, qu'elle veuille bien croire un peu en son élégance, et qu'elle se persuade surtout, que les étudiants ne sont ni "moqueurs", ni "remarqueurs," mais tout simplement des admirateurs. J'ai dit.

Encore une fois, mademoiselle, pardonnez-moi mon audace et ma trop grande familiarité.

LUD D'AVEL.

Une actrice, un aveugle

et son chien

Voici une histoire aussi amusante que véridique, que nous avons entendu conter dernièrement :

Il y avait un jour un aveugle, un chien et une actrice d'un théâtre excentrique qui étaient amis.

L'aveugle était fort vieux, le chien était un caniche et l'actrice était bien peu riche, car ses appointements se montaient à quinze sous par représentation. Les jours où elle ne jouait pas, elle devait vivre d'espérance.

Ce trio d'amis vivait donc sous la raison sociale : "Misère et compagnie." L'actrice, par bonté d'âme, soignait le ménage de l'aveugle et peignait Baptiste (le chien !) tous les dimanches. Ces attentions étaient payées le soir par l'aveugle en récits des gloires du premier Empire, qu'il avait servi. Cette confraternité de la mansarde dura jusqu'au jour où le corbillard des pauvres, en passant devant la porte, emporta l'aveugle; les deux autres le suivirent à son dernier gîte, et quand ils revinrent, Baptiste s'installa chez l'actrice.

C'était un bien misérable logis que celui de la jeune femme, si misérable qu'il ne tentait pas même les voleurs, car il ne fermait point à clef et la porte n'avait qu'un modeste loquet, que Baptiste, avec sa sagacité de chien d'aveugle, avait, en deux jours, appris à faire jouer.

L'artiste ne jouait pas, et elle voyait rapidement s'épuiser ses petites économies. Elle répétait à la vérité, mais pour arriver à la représentation, il devait s'écouler bien des jours, que son mince pécule n'assurerait pas jusqu'au bout contre la faim. Vous pouvez com-

prendre ses inquiétudes et son désespoir.

Deux jours après, l'artiste revenant de sa répétition, crut faire un rêve ! Le carreau de la mansarde était jonché de pièces de deux sous, de dix sous, d'un franc, voire même de deux francs ? L'addition donna un total de vingt-cinq francs—une fortune ! Au milieu de ces trésors, Baptiste était étendu et dormait avec toute l'insouciance d'un chien philosophe.

En vain la jeune femme chercha quel pouvait être ce bienfaiteur manaque qui venait ainsi dans les mansardes jeter par terre une aumône qu'il pouvait placer sur un meuble.

Le lendemain, le bienfait anonyme se reproduisit, et l'artiste, au retour de son théâtre, recueillit, toujours sur le carreau, une somme de plus de trente francs. Au bout de huit jours, riche de deux cent cinquante francs, elle voulut connaître celui qui profitait de son absence pour l'enrichir, et, manquant à sa répétition, elle se mit au guet dans le couloir.

Dix minutes après, elle connaissait son bienfaiteur : C'était Baptiste !

Aussitôt son amie partie, Baptiste, la scébile à la gueule, soulevait le loquet et allait dans la ville s'installer à la place occupée depuis si longtemps par son défunt maître. — En voyant le chien seul, les passants qui le connaissaient croyaient son propriétaire malade, et, par une générosité que cette supposition rendait plus large, ils quintuplaient, dans la scébile, leur offrande à l'aveugle absent. — Deux heures après, Baptiste rapportait au logis sa scébile pleine qu'il vidait par terre.

Et voilà comment un bon et brave chien sauva de la misère et de la faim celle qui, pour lui, avait été une bienfaitrice en le recueillant.

Maintenant, si cette histoire n'est pas vraie, il ne faudra pas nous en vouloir, car ce n'est pas nous qui l'avons inventée.

AVIS

Nos agents chargés de collecter le prix de l'abonnement au *JOURNAL DES ETUDIANTS* doivent être porteurs d'une autorisation signée par le Directeur, M. Joseph Beaulieu.

LA PARESSE

La paresse énerve l'homme et le rend malade. C'est une rouille qui use plus que le travail; la clef dont on se sert souvent est toujours brillante. Aimez-vous la vie, faites-en un bon usage. Ne donnez pas trop de temps au sommeil, car le renard qui dort ne prend pas de poules. Se coucher de bonne heure, se lever de bonne heure, voilà ce qui rend fort et sage. La paresse rend pénible tout travail; la diligence le rend facile. L'oisiveté va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt. L'activité est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail.

FRANKLIN.

—La souffrance a mille portes inconnues, outre ces grandes et larges issues par où tout le monde la voit passer. Elle fait des chemins subtils et couverts de fleurs : elle va vite, loin et haut, parce qu'elle est la plus active messagère de Dieu. Elle porte la croix de Jésus-Christ et l'humanité est taillée pour que ce fardeau passe partout.